

La traduction de l'argot des «Poilus» en italien: l'exemple de Barbusse (*Le Feu*) et Dorgelès (*Les Croix de bois*)

Résumé: Dans cet article, nous étudions l'argot des «Poilus» qui caractérise la langue des personnages de deux romans de la Première Guerre mondiale: *Le Feu* d'Henri Barbusse, publié en 1916, et *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, publié en 1919. Dans un premier temps, nous évoquerons l'enquête sur l'argot des «Poilus» menée par Albert Dauzat auprès des officiers et des soldats français pendant la Grande Guerre. Nous verrons ensuite de quelle manière Dorgelès et Barbusse exploitent les mots qui sont nés dans les tranchées. Nous tenterons enfin de comprendre comment plusieurs de ces termes d'argot des «Poilus» ont été traduits dans les premières versions italiennes de Giannetto Bisi (*Il fuoco*, 1918) et d'Arturo Salucci (*Le croci di legno*, 1931).

Mots-clés: argot, Poilus, Roman de Guerre, Barbusse, Dorgelès, traduction, Italie

Abstract: In this article, we study «Poilus' slang» which characterizes the language of the characters of two novels of the First World War: *Le Feu* by Henri Barbusse, published in 1916, and *Les Croix de bois* by Roland Dorgelès, published in 1919. We will first discuss the survey of the slang of the «Poilus» carried out by Albert Dauzat among French officers and soldiers during the Great War. Then, we will see how Barbusse and Dorgelès uses the words that were born in the trenches. Finally, we will try to understand how several of these slang terms were translated in the first Italian

versions by Giannetto Bisi (*Il fuoco*, 1918) and Arturo Salucci (*Le croci di legno*, 1931).

Keywords: Poilus' slang, War Novel, Barbusse, Dorgelès, translation, Italy

Introduction

Les études contemporaines qui s'intéressent aux argots sont nombreuses et se présentent très souvent sous forme de dictionnaires (Enckell, *Dictionnaire historique et philologique du français non conventionnel*; Tengour, *Tout l'argot des banlieues: le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*). Il ne manque pas toutefois les études qui s'intéressent à l'histoire des argots depuis leur première apparition (Calvet, *L'Argot*), ou les études faites à partir d'enquêtes sociolinguistiques qui ne se limitent pas à présenter des listes de mots, mais analysent les différents aspects linguistiques des argots étudiés (Dramé, *Analyse linguistique et sociolinguistique de l'argot contenu dans les textes de rap au Sénégal*). Mais tous ces travaux se concentrent sur les argots en usage dans les banlieues, sur la «tchatche» (Goudailler, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*; Mongaillard, *Le petit livre de la tchatche. Décodeur de l'argot des cités*) et sur le «verlan» en particulier, et ne considèrent jamais l'argot de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire l'argot créé directement dans les tranchées par les «Poilus», les soldats français qui ont participé à la Grande Guerre. À titre d'exemple, *L'Argot* de Luis-Jean Calvet, publié dans la collection «Que sais-je», propose l'histoire des argots à partir des «Coquillards» jusqu'à leurs utilisations dans la littérature française, mais n'évoque jamais l'argot des «Poilus» que l'on retrouve dans un grand nombre de romans publiés dans les premières décennies du vingtième siècle.

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier l'argot des «Poilus» qui caractérise la langue des personnages de deux romans relatant les horreurs des tranchées de la Première Guerre mondiale: *Le Feu* d'Henri Barbusse, publié en 1916, et *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, publié en 1919. Dans un premier temps, nous évoquerons l'enquête sur l'argot des «Poilus» menée par Albert Dauzat auprès des officiers et des soldats français pendant la Grande Guerre. Nous verrons ensuite de quelle manière Dorgelès et Barbusse exploitent les mots qui sont nés dans les tranchées. Nous tenterons enfin de comprendre comment plusieurs de ces termes d'argot ont été traduits dans les premières versions italiennes de ces deux

romans. Nous avons choisi d'étudier *Il fuoco*, première traduction italienne de Giannetto Bisi, parue en 1918, et *Le croci di legno*, première traduction italienne d'Arturo Salucci, publiée en 1931. Nous concluons que ces deux traducteurs ont choisi des stratégies différentes pour rendre en italien les mots créés par les «Poilus» lors de la Première Guerre mondiale.

À notre connaissance, il existe à ce jour seulement une étude de Fabio Regattin («Ritraduzioni di un classico francese sulla guerra: *Le Feu* di Henri Barbusse in italiano») sur la traduction de l'argot des «Poilus» en italien qui compare les trois traductions italiennes du roman de Barbusse (Giannetto Bisi, 1919; Lorenzo Ruggiero, 2007 et Adele Marchesi, 2015) et analyse «en premier lieu, les aspects éditoriaux et paratextuels (à la lumière des concepts du «moment aigu» de Gambier et de «active/passive retranslation» de Pym) et ensuite ceux plus proprement traductifs, afin de mettre à l'épreuve l'hypothèse retraductive» formulée par Antoine Berman et Paul Bensimon dans deux contributions fondamentales publiées en 1990 dans la revue *Palimpsestes*» (182). En outre, Sonia Vaupot a étudié les stratégies mises en œuvre pour la traduction du chef-d'œuvre de Barbusse en slovène (*La traduction slovène de l'argot militaire dans Le feu de Brabusse*), Laurențiu Bălă a analysé les traductions roumaines (*The slang «le poilu» in romanian translations. Case study: Le Feu by Henri Barbusse*), tandis qu'Olga Stepanova a étudié les traductions anglaises de quelques romans de la Grande Guerre dont *Le Feu* de Barbusse (*Traduire l'argot dans le roman de la Première Guerre mondiale: possibilité et contrainte*).

Albert Dauzat et l'enquête sur l'argot des «Poilus»

Pendant que la «Grande Boucherie» bat son plein, c'est-à-dire entre 1914 et 1918, plusieurs quotidiens français publient des articles qui portent sur l'argot de la guerre dont plusieurs termes commençaient à circuler également parmi les civils. Le journal *Le Temps* publie en décembre 1914 trois articles qui portent sur l'origine du mot «boche»: le 5 décembre paraît l'article d'Arnold Naville intitulé «D'où vient le mot boche»; le 11 décembre celui de Robert Lestrang qui porte le même titre «D'où vient le mot boche» et le 22 décembre, Lazare Sainéan, considéré à l'époque comme le spécialiste de l'argot, publie un article intitulé «Étymologie du mot boche» (Roynette, *La guerre en mots* 19). L'année suivante également, d'autres publications s'intéressent à cet argot. En 1915, le brancardier Claude Lambert compose *Le Langage des poilus*. Toujours en 1915, Lazare Sainéan publie son étude titrée

L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front. Tandis qu'en 1916, la librairie Larousse fait paraître un dictionnaire qui mêle le langage technique de la guerre et l'argot des «Poilus»: le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* (Roynette, *op. cit.* 20).

Toutefois, c'est l'enquête menée par Albert Dauzat auprès des officiers et des soldats français qui se trouvaient au front que représente le témoignage le plus intéressant sur l'argot des «Poilus», car il s'agit d'une investigation directe faite presque sur le terrain. Dans l'introduction qui précède cette enquête, Odyle Roynette trace un portrait biographique précis et fort attachant de l'auteur. Né le 4 juillet 1877, Albert Dauzat est issu d'une famille aisée qui habitait en Aquitaine. Son père était un agrégé de mathématiques devenu ensuite inspecteur d'Académie. Après le baccalauréat, il poursuit ses études à Paris et en 1896, il obtient une Licence en Lettres en écrivant un mémoire sur le patois de Vinzelles, un petit village qui se trouve dans le Puy-de-Dôme. Il continuera ensuite à étudier le droit et les lettres en rédigeant en 1906 une thèse en sociolinguistique consacrée à la *Géographie phonétique d'une région de la basse Auvergne*. En 1910, il est déjà professeur remplaçant à l'École pratique des hautes études à Paris et il enseigne deux cours consacrés aux argots français et franco-provençaux, même s'il s'agissait de sujets de recherche qui n'étaient pas encore entrés dans les salles de classe d'aucune institution académique. Il deviendra ensuite maître de conférences dans la même École pratique des hautes études à Paris où il avait été professeur remplaçant (Roynette, *op. cit.* 12-14).

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Albert Dauzat a 37 ans. Il décide de répondre tout de suite à l'ordre de mobilisation générale pour défendre son pays. Le 2 août 1914, il part pour sa première affectation. Cependant, à cause d'une myopie sévère, il est classé dans les services auxiliaires et travaillera comme infirmier dans trois hôpitaux militaires. Il sera réformé par une commission spéciale à cause d'une maladie cardiaque le 29 janvier 1915 (*Ibid.* 16). Il ne connaîtra donc jamais la vraie guerre et la violence de la «Grande Boucherie». Pendant son travail d'infirmier dans les hôpitaux militaires, il s'intéresse aux mots et expressions utilisés par les militaires blessés. Puisqu'il a fait des études en linguistique et en ethnologie, Albert Dauzat désire connaître plus de détails sur cet argot né dans les tranchées et décide de consulter directement les soldats au front pour avoir des certitudes sur ces nouveaux mots dont certains journaux commençaient à parler (*Ibid.* 16-18).

Au cours de l'année 1917, il prépare alors un questionnaire et lance son enquête dans plusieurs journaux et revues, en particulier dans *Le Temps*, *Le Mercure de France* et la *Revue pédagogique*. Mais c'est surtout grâce à l'aide du *Bulletin des armées de la République* qu'il va faire connaître son questionnaire, car ce *Bulletin* était diffusé aussi dans les tranchées. Il veut obtenir directement des «Poilus»...

[...] les mots dont ils se servent ou *qu'ils ont entendus eux-mêmes* à l'exclusion des mots qu'ils ont pu lire dans un livre ou un journal, fût-ce un journal du front, car tous les journaux cultivent la fantaisie. Tous ceux qui ne figurent pas dans un dictionnaire de la langue française qu'ils soient relatifs à l'habillement, aux armes, à la nourriture, au combat, etc., qu'ils soient spéciaux à l'arrière ou au front, aux tranchées ou aux dépôts, à l'artillerie, à l'infanterie, au train, au ravitaillement, au service des voies, aux hôpitaux, aux bureaux, etc. (*Ibid.* 23)

De plus, il précise dans son questionnaire qu'il faut indiquer également le lieu où le mot a été entendu pour la première fois, l'unité d'appartenance de la personne qui l'a prononcé et sa région d'origine. Après la diffusion du questionnaire, il reçoit 195 lettres de la part de soldats et d'officiers français (*Ibid.* 24) et il opère une sélection, car il ne veut pas tenir compte des mots d'usage courant en français et également des termes techniques du domaine militaire. Il a l'intention de ne retenir que les termes de l'argot des «Poilus» et pour cette raison il élimine également les mots d'argot parisien qui avaient été créés avant la Première Guerre mondiale.

Parmi les 195 qui répondent à son appel: 152 sont identifiés d'une façon plus ou moins fiables. On connaît le grade et le corps de l'armée de 77 d'entre eux: 29 officiers principalement subalternes; 23 sous-officiers; 25 caporaux ou simples soldats (*Ibid.* 25). Un grand nombre d'officiers ont peut-être joué le rôle de porte-parole pour aider les soldats moins instruits qui n'avaient pas l'habitude de lire et d'écrire.

Grâce à cette enquête, il constitue un corpus de 2.000 mots et après les avoir étudiés, il en conclut qu'un tiers de ces mots appartient à l'argot parisien en usage avant la guerre et donc ces mots n'ont pas pu être créés au front. Dans le vocabulaire qu'il rédige, placé en annexe de son enquête, les mots d'argot parisien sont précédés d'un astérisque. Un autre tiers de ces mots indiqués dans le questionnaire appartient au lexique militaire ou il s'agit de régionalismes. Seulement 700 mots environ peuvent d'après lui être considérés comme des néologismes créés directement par les «Poilus» dans les tranchées. Albert Dauzat se pose donc une question toute simple:

«Où commence, où finit l'argot de la guerre dans le vocabulaire du soldat? Il est impossible de tracer une délimitation précise» (Dauzat, *L'argot de la guerre* 58).

Au début de son analyse, il réfléchit sur les deux mots antagonistes de la propagande de la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire les termes «Poilu» et «Boche». Pour ce qui est du mot «Poilu», qui désigne le soldat français de la Grande Guerre, Dauzat souligne que ce mot «existe depuis un siècle au moins dans notre argot militaire» (71) et Balzac l'utilise aussi dans le *Médecin de campagne*. Il ne s'agit pas d'un «homme à la barbe inculte, qui n'a pas le temps de se raser», mais déjà dans les casernes avant la guerre, il désignait «l'homme d'attaque qui n'a pas froid aux yeux» et également «l'homme tout court [car] on sait qu'à l'armée les soldats s'appellent officiellement les hommes» (*Ibid.*). C'est seulement à partir de 1914 que les civils ont donné à ce mot une nouvelle acception et le terme «Poilu» désigne le «soldat combattant (qui s'oppose à 'l'embusqué')» (73).

Quant au mot «Boche», il apparaît d'abord dans l'expression «tête de boche», qui désignait au XIX^e siècle, selon Dauzat, les personnes ou les enfants têtus. Et puisque les Allemands avaient la réputation d'avoir des «têtes dures», le mot «Allemand fut altéré en *Allmoche*, création qui n'a vécu que dans l'Est, et plus communément en *Alleboche*, *Alboche*, sous l'influence de 'tête de boche'. [...] Un peu plus tard, *Alboche* s'abrégeait lui-même en *Boche*, terme courant pour désigner les Allemands, dès avant la guerre» (76-77).

Pour ce qui est des «mots nouveaux», Albert Dauzat souligne que «les néologismes authentiques de la guerre se comptent par centaine» (85-86). Il décrit soigneusement certains mots «à riche synonymie» comme «la roulante», c'est-à-dire la cuisine mobile qui a donné «la bitumeuse, la goudronneuse» (88); puis les «dérivés» comme le verbe «marmiter», qui vient de «marmite (obus)» et qui signifie «mitriller»; les «composés» comme «machine à coudre» qui désigne la «mitrailleuse» (92); les «onomatopées» comme «dzin-dzin, glin-glin» qui désignent «les obus ou explosifs, d'après le bruit de leur sifflement ou de leur éclatement» (93); les «emprunts» à l'arabe comme «caoua, toubib» (123); à l'italien comme «pignate», de «pignatta», qui en italien est une «marmite», tandis qu'au front désigne un obus (119); à l'espagnol comme «Moukère» qui désigne une «femme de mauvaise vie» (119); à l'anglais comme «rider» qui a le sens de «chic» (120); à l'allemand comme «faire camarade» à partir de «kamerad, kaput» qui signifie «se rendre» (121).

À la fin de son étude, Dauzat souligne que l'argot de la guerre n'a pas la même fonction cryptique que les argots traditionnels. Il s'agit d'un lexique qui s'est développé en vase clos comme les autres argots, mais qui n'a pas la même fonction. En effet, les «Poilus» passaient beaucoup de temps ensemble dans les tranchées, dans l'attente de l'ordre d'attaquer, et ils s'amusaient parfois à créer de nouveaux mots et de nouvelles métaphores colorés. La fonction principale de cet argot, selon Dauzat, est une fonction de connivence et également une fonction ludique.

Barbusse, Dorgelès et l'argot des «Poilus»...

Lors de la Première Guerre mondiale, nombreux sont les écrivains français mobilisés pour aller défendre leur pays: Céline, Apollinaire, Cendrars, Genevoix, Alain Fournier, Barbusse, Dorgelès. Ces deux derniers en particulier ont écrit des témoignages sous forme de romans qui ont marqué pour toujours la mémoire de la «Grande Boucherie». Henri Barbusse était en réalité un pacifiste, un homme de gauche qui décide de s'enrôler à l'âge de 41 ans. Il a vu la guerre de très près, car il participe jusqu'en 1916, en première ligne, à tous les combats. C'est en 1916 en effet qu'il publie *Le Feu*, roman qui reçoit le prix Goncourt la même année. Il s'agit en même temps d'un roman de la guerre et d'un roman contre la guerre, puisque l'auteur condamne toute forme de nationalisme et de militarisme. Avec son témoignage précis sur les horreurs du front, Barbusse propose un manifeste pour la paix en démythifiant l'héroïsme des «Poilus». Dès les premières pages, le lecteur se voit transporté dans le champ de bataille, dans les tranchées que Barbusse décrit ainsi:

On distingue de longs fossés en lacis où le résidu de nuit s'accumule. C'est la tranchée. Le fond en est tapissé d'une couche visqueuse d'où le pied se décolle à chaque pas avec bruit, et qui sent mauvais autour de chaque abri, à cause de l'urine de la nuit. Les trous eux-mêmes, si on s'y penche en passant, puent aussi, comme des bouches. (18)

Qui plus est, l'auteur exploite dans ce roman toutes les possibilités offertes par la langue populaire, en opposant au français plus académique de la narration la langue orale des personnages qui utilisent un grand nombre de termes d'argot des «Poilus». Marcel Cohen, dans un article intitulé «La langue de Barbusse», souligne à ce propos que «*Le Feu* a été un événement linguistique en même temps que littéraire. Jamais un roman français n'avait contenu autant de langage populaire, ou au moins voulant faire et faisant

l'effet populaire» (64). À ce propos, il est utile de citer le commentaire du narrateur qui apparaît dans les premières pages du roman: «Le même parler, fait d'un mélange d'argots d'atelier et de caserne, et de patois, assaisonné de quelques néologismes, nous [les soldats] amalgame, comme une sauce, à la multitude compacte d'hommes qui, depuis des saisons, vide la France pour s'accumuler au Nord-Est» (Barbusse, *Le Feu*, 35).

Il suffit de lire n'importe quelle réplique des personnages pour se rendre compte que l'auteur a tenté de reproduire fidèlement la langue utilisée dans les tranchées par les soldats, comme le montre ce passage qui apparaît au milieu du roman, où le personnage Barque fait ce commentaire en regardant le narrateur qui prend des notes sur un bout de papier:

Dis donc, sans t'commander... Y a quéqu' chose que j'voudrais te d'mander. Voilà la chose: si tu fais parler les troufions dans ton livre, est-ce que tu les f'ras parler comme ils parlent, ou bien est-ce que tu arrangeras ça, en lousdoc? C'est rapport aux gros mots qu'on dit. Car, enfin, pas, on a beau être très camarade et sans qu'on s'engueule pour ça, tu n'entendras jamais deux poilus l'ouvrir pendant une minute sans qu'i's répètent des choses que les imprimeurs n'aiment pas besef imprimer. (242-243)

La présence d'un grand nombre d'apocopes et d'aphérèses montre que Barbusse a tenté de reproduire avec réalisme la langue parlée de ses personnages. Pour ce qui est des termes d'argot présents dans l'extrait cité, le terme «troufion», d'après l'enquête de Dauzat, appartient à l'argot parisien et déjà «plusieurs années avant la guerre, l'ouvrier parisien [...] nommait le soldat *troufion*» (*Op. cit.* 73). La locution adverbiale «en lousdoc», qui ne figure pas dans le vocabulaire rédigé par Dauzat, signifie selon Gaston Esnault «en secret» (*Le poilu tel qu'il se parle* 213). Tandis que le terme populaire «besef» a, selon le *TLFi*, le sens de «beaucoup».

Roland Dorgelès participe lui aussi à la Première Guerre mondiale. Il avait été recalé deux fois par les services de l'armée, mais il s'est à nouveau présenté comme engagé volontaire. Publié en 1919, lorsque la paix avait été déjà signée, *Les Croix de bois* rivalise avec *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Proust pour le prix Goncourt. Il s'agit d'une chronique sur la vie difficile des soldats français dans les tranchées, chronique faite par un écrivain qui était d'abord et avant tout journaliste. Au front, il note sur du papier trouvé ici et là tout ce qui le frappe, toutes les émotions ressenties. Il écrit tout ce qu'il voit autour de lui: des soldats qui pleurent, des soldats qui invoquent leurs mères à cause de la peur, des soldats en proie à la folie. Il y a beaucoup de points en commun avec *Le Feu* de Barbusse, car tous les deux dénoncent

l'absurdité de la guerre. Toutefois, le roman de Dorgelès exalte l'héroïsme des soldats français et se présente plus comme un tribut à ce que l'auteur appelle les «Frères d'armes» (titre du Premier chapitre), lesquels, grâce à leur patriotisme, ont tout donné pour la patrie.

Comme les personnages de Barbusse, les «Poilus» mis en scène par Dorgelès utilisent également une langue populaire truffée d'un grand nombre de termes d'argot en usage dans les tranchées, comme le montre cette réplique du personnage Sulphard: «Ça, c'est plus bath... Visez la gueule du cuistot s'il s'amuse à trier son riz et ses punaises... Non, quelle armée! Et on parle de chasser les Boches? Laissez-moi me marrer...» (*Les Croix de bois* 25). Dauzat souligne que les termes «bath», qui signifie «beau» (217), et «punaises» qui désigne les «lentilles» (260), appartiennent à l'argot parisien et dans son vocabulaire sont précédés d'un astérisque. Tandis que, pour ce qui est du terme «cuistot», il précise que «les appellations de la cuisine et du cuisinier ont été tirées à plusieurs reprises du verbe «cuire», depuis le latin *coquina*. La dérivation argotique a créé jadis *cuistot* et *cuistance*, anciens mots de caserne, employés également par les gens de maison» (148). Quelles stratégies les premiers traducteurs italiens Giannetto Bisi et Attilio Salucci de ces romans ont-ils utilisées pour traduire tous ces termes d'argot?

Les premières traductions italiennes des romans de Barbusse et Dorgelès

Nous allons maintenant tenter de répondre à cette question en essayant de comprendre tout d'abord si ces deux traducteurs utilisent dans leurs versions des mots d'argot utilisés par les soldats italiens pendant la Première Guerre mondiale. Il existe en effet plusieurs études sur les mots créés au front par les soldats italiens (Pagano, *Il gergo militare in Italia. Le parole dei soldati dalla Prima guerra mondiale ad oggi*; Buono, *L'invenzione linguistica nel lessico italiano della Grande guerra. Caproni e Fiffhaus*), lesquels, à l'image des «Poilus», pour exorciser la peur de la mort, s'amusaient à créer des métaphores colorées en donnant aux objets utilisés au quotidien dans les tranchées des synonymes comiques. Par exemple, la mitrailleuse était appelée «motocicletta, gobbo, pipetto» (en français «motocyclette»; «bossu», à cause de la forme de la mitrailleuse; «pipetto» dérivé de «Pippo», nom donné à l'avion ennemi). Le soldat allemand était désigné avec les mots «chiodo» («clou» en français, à cause de la forme du casque de l'ennemi), «grappon» (variante de «crappon-capra», «chèvre» en français); «ludero»

(de l'allemand «Luder» qui signifie «ordure»). Le jeune soldat qui venait d'arriver au front était appelé «cappellone» («gros chapeau» en français, à cause des chapeaux que les recrues portaient avant de recevoir l'uniforme). Le sac à dos, à cause de son poids, était appelé «armadio» («armoire» en français) (Cortellazzo, *Voci «gergali» in un glossario militare del 1918*). Bref, en lisant les traductions italiennes des romans de Barbusse et Dorgelès, les lecteurs italiens trouvent-ils ces termes créés par les soldats italiens dans les tranchées?

Giannetto Bisi, le traducteur de Barbusse, né en 1881 et mort en 1919, était un intellectuel doté d'une bonne connaissance des langues et des civilisations étrangères. On suppose qu'il connaissait bien le russe, puisqu'il a traduit les contes de Turghenieff (*Racconti russi*). Mais il a surtout traduit des textes de la littérature française (le Comte Philippe de Ségur, *La campagna di Russia*, 1915) et plus en particulier les romans de Barbusse (*Il fuoco*, 1918, *L'inferno*, 1918, *Chiarezza*, 1919).

Arturo Salucci, le traducteur de Dorgelès, est né en 1879 et mort en 1936. Il a travaillé comme journaliste, il était écrivain (*Amori mazziniani*, 1928) et surtout traducteur. Comme Giannetto Bisi, il connaissait plusieurs langues, car il a traduit l'écrivain espagnol Vicente Blasco Ibáñez, Jack London (*Il popolo dell'abisso*, 1930; *Memorie di un bevitore*, 1930) et plusieurs écrivains français (Dorgelès, France, Maupassant, Loti, Prévost).

Pour traduire l'argot des «Poilus», Giannetto Bisi et Arturo Salucci ont mis en œuvre des stratégies différentes. En comparant plusieurs passages des romans étudiés, nous avons pu constater que le traducteur de Barbusse a déployé, en 1918, plus d'efforts pour restituer l'argot des soldats français. Par exemple, dans le passage suivant, il utilise un mot d'argot des soldats italiens de la Première Guerre mondiale («cavalleria», cavalerie en fr.) pour traduire l'expression «mie de pain mécanique» qui désigne, d'après l'enquête menée par Dauzat, le «pou du corps» (132):

À la chandelle, j'en ai tué trente! grommelle-t-il. Dans la grande **guitoune**, à côté du passage souterrain, mon vieux, tu parles s'il y a quelque chose comme **mie de pain mécanique**. On les voit courir dans la paille comme je te vois. – Qui ça, a attaqué, les **Boches**? (Barbusse, *Le Feu* 20)

Ne ho ammazzati trenta con la candela – borbotta – Hai da andare a vedere nella **casermetta**, caro mio, di fianco al passaggio sotterraneo, se ce n'è di **questa cavalleria**! Bisogna vedere come corrono nella paglia! Chi è stato ad attaccare? I **Boches**? (Barbusse, *Il fuoco* 11)

Carlo Alberto Ferarri, dans un article ayant pour titre *Cento voci del gergo italiano o di guerra*, publié dans la revue italienne *L'Epoca* en 1919, précise en effet qu'au front, «i pidocchi» c'est-à-dire les «poux», étaient désignés avec le terme «cavalleria» par les soldats italiens de la Première Guerre mondiale. Dans certains passages du texte, Giannetto Bisi restitue en italien les termes d'argot des «Poilus» en utilisant le procédé du calque. Dans le passage ci-dessous, il traduit de manière littérale l'expression «Système D». Selon Dauzat, le «D» majuscule qui apparaît dans le syntagme est l'abréviation des termes «débrouille» ou «démerde» et l'expression «caractérise à merveille le caractère débrouillard du soldat français, en temps de paix comme en temps de guerre» (*Op. cit.* 173).

Mais il ne s'agit pas de perdre son temps à parler. Il s'agit de se débrouiller et de brûler les autres: **le système D**, à toute force et en vitesse. On se précipite. (*Le Feu* 100)

Ma non c'è tempo da perdere in chiacchere. Si tratta di sbrigarsi e di farla agli altri: **sistema D**, a tutta forza e a gran velocità. Ci precipitiamo... (*Il fuoco* 69)

Or, en italien, l'expression «sistema D» n'a aucun sens, n'existe pas et ne renvoie à rien d'idiomatique et par conséquent le passage n'est pas tout à fait transparent pour les lecteurs italiens, car aucun mot commençant par la lettre «D» n'apparaît dans la phrase.

Le même procédé a été utilisé pour la traduction de l'expression «faire camarade», laquelle, selon Dauzat, signifie «se rendre, – les soldats allemands, lorsqu'ils se rendent, lèvent les bras en criant: *Kamerad!* – ou *caput*, tué, de l'allemand *Kaput*, véritable mot de passe-partout, qui signifie tour à tour 'fini, abîmé, cassé, tué', et qui est à l'origine de notre terme *capot* du jeu du piquet» (*Ibid.* 121):

Voilà-t-il pas qu'on voit un **Boche**, deux **Boches**, dix **Boches**, qui sortent de terre – ces diables gris-là! – et nous font des signes en criant: «**Kamarad!**» «Nous somme des Alsaciens», qu'i disent en continuant de sortir de leur Boyau International. (*Le Feu* 224)

Capita che vediamo un **Boche**, due **Boches**, dieci **Boches**, che escono dalla terra – razza di diavoli grigi! – e che ci fanno segni gridando «**Kamarad!**» «Siamo degli Alsaziani» dicevano, continuando ad uscire dal loro Camminamento internazionale. (*Il fuoco* 159)

Dans le passage cité, le traducteur Giannetto Bisi transcrit les termes «Boche» et «Kamarad» à l'aide du procédé du «report», mais il n'explique

pas avec un autre procédé, comme le binôme du traducteur, ou bien une note de bas de page, le sens du terme «Kamarad».

Tout au long de sa traduction, Giannetto Bisi traduit un grand nombre de termes d'argot en utilisant parfois des mots italiens qui présentent dans les dictionnaires la marque d'usage «ancien» ou «rare». Dans le passage qui suit, le mot «bourrins», qui, selon Albert Dauzat, «est de beaucoup, le terme le plus usité pour désigner le cheval» et que ce «mot a d'abord désigné à l'armée les ânes (W1), et les mulets, spécialement en Tunisie (dès 1895, C4) et dans le midi» (111-112), a été rendu en italien par le mot rare «rozza» que le dictionnaire de la langue italienne *Treccani* définit comme un cheval maigre et mal en point: «Cavallo di scarso pregio, poco robusto e poco agile e di aspetto sgraziato, e, in genere, vecchio e malandato: *cavalcare una r.; le antique Digiune r., gli scommessi cocchi*» (Parini):

Tu vois, **les bourrins**, dit Paradis, non seulement on les fait tuer, mais on les emmerde. (*Le Feu* 138)

Lo vedi – dice Paradis – non soltanto le fanno ammazzare, **le rozze**, ma le smerdano. (*Il fuoco* 97)

Dans un autre passage du texte, le terme «barbaque», qui, selon Dauzat, «est le mot le plus répandu dans les tranchées pour désigner la viande» de mauvaise qualité (81), a été traduit par Giannetto Bisi avec le mot «carne» (viande en fr.) auquel il a ajouté le suffixe «accia» qui altère le mot en lui donnant une valeur péjorative:

Ah! les potes, hein, **la barbaque** qu'on nous a balancée hier, tu parles d'une pierre à couteaux! Du bifteck de bœuf, ça? Du bifteck de bicyclette, oui, plutôt. (*Le Feu* 38)

Ah! **la carnaccia**, eh amici, che ci hanno affibbiata ieri. Quella sì, che era pietra da affilare. Bistecca di manzo? Ma di gomma di bicicletta, vèh! (*Il fuoco* 25)

À travers ces exemples, nous comprenons donc que Giannetto Bisi a déployé d'immenses efforts pour rendre l'argot des «Poilus» en italien dans le but de connoter davantage les paroles des personnages. Toutefois, pour plusieurs occurrences, il propose l'équivalent de l'italien standard: «pinard» qu'il a traduit par «vino»; «jus» et «caoua» qu'il a traduit par «caffè»; «cuistancier» – par «cuciniere»; «roupillé» – par «sonno»; «cagna» – par «rifugio»; «becqueter» – par «mangiare», «bicot» – par «coloniali», etc.

Arturo Salucci, bien au contraire, a mis en œuvre en 1931 d'autres stratégies pour traduire *Les Croix de bois* de Dorgelès. Il n'a pas déployé les mêmes efforts que Giannetto Bisi pour restituer l'argot des «Poilus» en

italien et pour la majorité des occurrences, il propose des termes équivalents de l'italien standard. Contrairement au traducteur de Barbusse, qui a gardé tel quel le mot «Poilu», Arturo Salucci l'a traduit avec le mot italien «soldato» en appauvrissant énormément le texte original et en créant parfois des malentendus sur l'appartenance nationale du «Poilu». Dans le passage qui suit traduit en italien, on ne comprend pas si «le soldat qui saute» est français ou allemand:

C'te fois, ça y est, cria Vairon, qui tenait à son idée. J'ai vu sauter **le poilu**.
Il est retombé sur le talus. (Dorgelès, *Les Croix de bois* 42)
Stavolta c'è! – gridò Vairon, fisso nella sua idea. – Ho visto saltare **il soldato**; è ricascato sulla scarpata. (Dorgelès, *Le croci di legno* 42)

Il aurait dû garder dans la version italienne le mot français «Poilu», comme pour les occurrences de «Boche», pour respecter ainsi l'opposition des deux armées antagonistes. Dans un autre passage du texte, il ne cherche pas à rendre l'expression «venir au rif», laquelle, d'après l'enquête de Dauzat, signifie «monter aux tranchées» (262), avec une expression plus métaphorique de l'italien («linea di fuoco; prima linea»), et il la traduit avec le terme de l'italien standard «venire al fronte»:

Si j'avais été aux sous comme toi, lui dit-il, et que j'aie eu ton instruction, j'te jure qu'ils ne m'auraient pas vu **venir au rif** comme ça. J'aurais demandé à suivre les cours d'officier... (*Les Croix de bois* 28)
Se avessi avuto quattrini come te, – gli disse – e se avessi la tua istruzione, ti giuro che non m'avrebbero visto **venire al fronte** come hai fatto te. (*Le croci di legno* 26)

Il a utilisé la même stratégie pour la traduction du mot argotique «pinard» qu'il a rendu avec le mot italien «vino»...

Bon Dieu, on la crève ici... Et l'autre outil qui ne r'vient pas avec **le pinard**.
Pourvu qu'il s'soit pas fait poirer par Morache. (*Les Croix de bois* 15)
Santo Dio, si muore di sete... E quell'altro che non viene ancora **col vino!**
basta che non si sia fatto acciuffare da Morache. (*Le croci di legno* 11)

Et le même procédé a été mis en œuvre pour traduire l'expression «boîte de singe», qui désigne, selon Dauzat, «la viande en conserve» (144):

Fouillard accroupi finissait une **boîte de singe**, qu'il prenait par grosses bouchées entre son couteau verdi et son pouce terreux. (*Les Croix de bois* 39)

Fouillard, accucciato, finiva una **scatola di carne in conserva**, che preleva a grossi bocconi, tra il suo coltello sporco e il pollice fangoso. (*Le croci di legno* 39)

Notre comparaison a toutefois montré qu'Arturo Salucci a choisi délibérément de ne pas traduire du tout un grand nombre de segments du roman de Dorcelès qui contenaient des termes d'argot. De cette manière, il a réduit et appauvri énormément le texte d'arrivée. Dans les quatre exemples suivants, on voit bien que plusieurs phrases, contenant des mots d'argot, n'ont pas été traduites en italien:

Devant **les cagnas**, le capitaine veillait seul, grand corps maigre, tout en jambes. (*Les Croix de bois* 47)

Il capitano vegliava solo, col suo gran corpo magro, tutto gambe. (*Le croci di legno* 48)

Tu vas voir qu'à force d'entendre ce boucan-là, les Boches vont se mettre à tirer dans le tas... **Je donnerais vingt ronds pour que tous ces c...là se fassent bigorner...** Mais écoute-les gueuler. (*Les Croix de bois* 37)

Vedrai che, a furia di sentire questo baccano, si metteranno a sparare nel mucchio... Ma senti come gridano. (*Le croci di legno* 36)

J'te jure que quand tu lisais sur les plaques, «Paris, 60 kilomètres», ça te faisait drôle... **Surtout à ceux de Paname, fit le grand Vairon**. (*Les Croix de bois* 17)

Ti giuro che quando leggevi sulle targhe della strada «Parigi 60 chilometri», ti faceva una certa impressione. (*Le croci di legno* 13-14)

J'taillerai deux grandes poches raglan de chaque côté et je m'arrangerai un col aiglon... **Tu verras si je serai rider**. (*Les Croix de bois* 59)

Taglierò due grandi tasche da ogni parte, e mi arrangerò un colletto... (*Le croci di legno* 63)

Le mot d'argot «cagna», c'est-à-dire «abri de tranchée» (Dauzat, 224), le verbe «bigorner» qui signifie «tuer» (182), le terme «Paname» qui désigne la ville de «Paris» (66) et l'adjectif «rider» qui a le sens de «chic» (120), disparaissent dans la version italienne avec les segments de phrases qui les hébergent. Comment expliquer cela? S'agit-il d'un manque de compétence de la part du traducteur qui ne connaît pas le sens de ces mots? Ou bien connaît-il la signification de ces mots et ne réussit pas à trouver un équivalent du même niveau de langue en italien? Ce que l'on peut souligner à nouveau, c'est qu'à cause de ces réductions quantitatives et qualitatives injustifiées, le texte de départ est simplifié et donc appauvri.

Conclusion

En comparant les premières traductions italiennes des romans de Barbusse (*Il fuoco*, 1918), et Dorgelès (*Le croci di legno*, 1931), nous avons pu remarquer que les traducteurs Giannetto Bisi et Arturo Salucci ont mis en œuvre des stratégies différentes pour traduire le grand nombre de mots d'argot créés par les «Poilus» dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Giannetto Bisi a déployé beaucoup d'efforts pour restituer les nombreux termes d'argot en utilisant parfois des termes créés par les soldats italiens lors de la guerre («mies de pain mécaniques / cavalleria») et d'autres fois le procédé du calque («système D / sistema D»), ou encore le procédé du «report» («Kamerad / Kamerad»). Il a également rendu certains mots d'argot en utilisant des termes italiens d'un registre populaire («bourrins / rozze; barbaque / carnaccia»). À ce propos, Jean-René Ladmiraal appelle «sourciers» les traducteurs (comme Giannetto Bisi) qui «s'attachent au *signifiant* de la langue du texte-source qu'il s'agit de traduire» (*Sourciers et ciblistes* 33). Tandis que le traducteur de Dorgelès, Arturo Salucci, a choisi la facilité en traduisant seulement une partie des mots d'argot avec des équivalents de l'italien standard ou en éliminant carrément un grand nombre de termes. Il a ainsi ennobli et en même temps appauvri la langue des personnages de Dorgelès. Pour citer encore Ladmiraal, il pourrait être désigné avec le terme de «cibliste», à la manière d'un traducteur qui «entend respecter le *signifié* (ou plus exactement, le sens et la 'valeur' d'une parole qui doit advenir dans la langue-cible» (33).

Comment expliquer cela? Giannetto Bisi traduit le roman de Barbusse en 1918 et on pourrait imaginer qu'à l'époque, en France, et également dans le milieu de l'édition italienne, on s'intéressait beaucoup plus à l'argot de la guerre. Tandis qu'en 1931, l'année de publication du roman de Dorgelès, l'intérêt pour ces termes s'était peut-être déjà estompé. Une comparaison de ces premières traductions avec des traductions plus récentes, publiées dans le nouveau siècle, pourrait révéler à l'analyste de nouvelles réflexions sur la traduction de l'argot des «Poilus» en italien.

Bibliographie

- Bălă, Laurențiu, «The slang 'le poilu' in romanian translations. Case study: *Le Feu* by Henri Barbusse», in *Linguistica*, vol. 58, n° 1, 2019, p. 77–87.
- Barbusse, Henri, *Le Feu. Journal d'une escouade*, Paris, Gallimard, Collection «Folio», [1916] 2013.

- Barbusse, Henri, *Il fuoco*, trad. italiana di Giannetto Bisi, Milano, Sonzogno, 1918.
- Buono, Benedict, «L'invenzione linguistica nel lessico italiano della Grande guerra. Caproni e Fiffhaus», in *Revistas Usal*, n° 12, 2018, p. 157-159.
- Calvet, Louis-Jean, *L'argot*, Paris, PUF, Collection «Que sais-je», 1994.
- Cohen, Marcel, «La langue de Barbusse», in *Europe*, vol. 33, n° 119, 1955, p. 64-73.
- Cortellazzo, Michele A., «Voci 'gergali' in un glossario militare del 1918», in *Studi mediolatini e volgari*, vol. XIX, 1971, p. 33-49.
- Dauzat, Albert, *L'argot de la guerre*, Paris, Armand Colin, 2009.
- Dorgelès, Roland, *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1919.
- Dorgelès, Roland, *Le croci di legno*, trad. italiana di Arturo Salucci, Firenze, La Nuova Italia, 1931.
- Dramé, Mamadou, *Analyse linguistique et sociolinguistique de l'argot contenu dans les textes de rap au Sénégal*, Demiurg, Iași, 2010.
- Enckell, Pierre, *Dictionnaire historique et philologique du français non conventionnel*, Paris, Garnier, 2017.
- Esnault, Gaston, *Le poilu tel qu'il se parle*, Paris, Éditions Bossard, 1919.
- Ferrari, Carlo Aberto, «Cento voci del gergo italiano o di guerra», in *L'Epoca*, 18 marzo 1919, p. 70-73.
- Goudailler, Jean-Pierre, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997.
- Ladmiral, Jean-René, «Sourciers et ciblistes», in *Revue d'Esthétique*, n° 12, 1986, p. 33-42.
- Mongaillard, Vincent, *Le petit livre de la tchatche. Décodage de l'argot des cités*, Paris, First Édition, 2013.
- Pagano, Sante, *Il gergo militare in Italia. Le parole dei soldati dalla Prima guerra mondiale ad oggi*, Firenze, Le Lettere, 2015.
- Regattin, Fabio, «Ritraduzioni di un classico francese sulla guerra: *Le Feu* di Henri Barbusse in italiano», in *RILUNE – Revue des littératures européennes*, n° 10, 2016, p. 183-204.
- Royette, Odyle, *Les mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Royette, Odyle, «La guerre en mots», in Albert Dauzat, *L'argot de la guerre*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 11-36.
- Stepanova, Olga, «Traduire l'argot dans le roman de la Première Guerre mondiale: possibilités et contraintes», in *Revue d'Études Françaises*, n° 24, 2020, p. 35-44.
- Tengour, Abdelkarim, *Tout l'argot des banlieues: le dictionnaire de la zone en 2600 définitions*, Paris, Opportun, 2013.
- Treccani, Vocabolario della Lingua italiana, www.treccani.it (consulté le 22 décembre 2022).
- TLFi – *Trésor de la Langue française informatisé*, <https://www.cnrtl.fr> (consulté le 22 décembre 2022).
- Vaupot, Sonia, «La traduction slovène de l'argot militaire dans *Le feu* de Barbusse», in *Linguistica (Ljubljana)*, vol. 58, 2018, p. 65-76.